

Comentaires de lecture

Essai

Michel Peterson

Number 97, Winter 2004–2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19074ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Peterson, M. (2004). Review of [Comentaires de lecture : essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (97), 14–18.

essai



Photo : Héliane Dorion 1996

Fernand Ouellette

Fernand Ouellette
JOURNAL DÉNOUÉ
Typo, Montréal, 1988,
263 p. ; 7,95 \$

Ma première lecture du *Journal dénoué* remonte à l'été 1976. J'habitais alors Saint-Hyacinthe et c'est perdu au parc Casimir Dessaulles que je le traversai, entre Gérard de Nerval et Antonin Artaud, J.R.R. Tolkien et Carlos Castañeda. Je crois bien que ce livre fut l'un de ceux qui me conduisirent le plus franchement à ce qui allait me permettre, non sans quelques incroyables ratés, d'accéder à la vie, c'est-à-dire à mes études en littérature. C'est pourquoi je lui conserve aujourd'hui encore tout mon respect, en autant que cela ait quelque sens s'agissant du récit de l'initiation qu'un homme se donne à l'idéal fou à travers les textes. Voilà qui explique mon émotion à le reprendre près de 30 ans plus tard.

En fait, je viens de redécouvrir que nombre de ceux qui comptèrent parmi mes auteurs furent au départ ceux de Fernand Ouellette. Non pas que les André Suarès, Rainer Maria Rilke, Fédor Dostoïevski lui eussent appartenu en propre, loin de là. Ils sont le fait d'une génération. Mais la manière dont il soumit Henry Miller (il commença par *Tropique du Capricorne* et moi par *Tropique du Cancer*), Pierre Jean Jouve (un de mes premiers travaux universitaires porta sur *En miroir*), Léon Bloy, Søren Kierkegaard et Friedrich Novalis, entre autres, m'apparaît maintenant d'une telle intensité – on

sélection des textes surgis au cours des années 1992-2003². Sans qu'on puisse s'en étonner et encore moins le déplorer, le relevé change de tonalité. D'une part, l'indépendantisme, pour le meilleur et pour le pire, a tâté de la gouvernance ; d'autre part, la période qu'examine Andrée Ferretti autorise des textes plus longs et plus souvent rédigés par des femmes et des jeunes.

Au cours de cette récente décennie, les clivages et les équivoques prévisibles se sont multipliés. L'attrait et l'exercice du pouvoir émoussent plus d'une vertu et les compromis tolérables conduisent parfois aux détestables compromissions. Les textes que retient Andrée Ferretti sont ceux des tenaces, des fervents, de ceux et celles pour qui le pouvoir importe moins que la clarté du cap. Elle rejette d'emblée « les textes des crypto-indépendantistes et ceux des politiciens qui ajustent sans cesse leur discours aux aléas de la conjoncture électorale ». Du coup, certaines absences sonnent comme des condamnations. Le Parti québécois sera plus souvent une cible qu'un porteur du message. Se précise ainsi et s'alourdit le reproche mal voilé que lui adressait déjà le premier tome : « Nous avons réuni ici certains extraits du programme du Parti tel que réédité en 1991 où s'affirme enfin, de manière non équivoque, sa foi en une souveraineté sans trait d'union ». Le deuxième tome donne, en effet, la parole à des militants comme Yves Michaud, Louise Beaudoin, Gilbert Paquette, mais n'approche jamais le micro d'un Lucien Bouchard ou d'un Pierre-Marc Johnson.

Cette insistance sur la clarté du propos ne conduit pourtant pas Andrée Ferretti à ne retenir dans son corpus que les inconditionnels. Elle conservera, par exemple, le texte passablement désabusé de Mathieu Rock-Côté au lendemain d'un référendum raté : « Pour la première fois de notre histoire, nous cessons d'aspirer à l'indépendance. Cette question semble vraiment réglée ». Cela est dit avec un tel chagrin qu'elle y lit avec justesse une blessure plutôt qu'une véritable renonciation.

Le corridor idéologique s'élargit d'ailleurs au bénéfice surtout d'une pensée de gauche.

Alors que le premier tome accueillait, en raison de son indépendantisme précoce, un Jules-Paul Tardivel fortement marqué à droite, le second accorde une importance croissante et sans contrepartie « cléricalisante » à des auteurs comme Monique Josée Gagnon ou Claude Bariteau qu'on ne peut ranger ailleurs que dans la mouvance égalitaire et laïque. Il faut dire que le terroir québécois engendre aujourd'hui assez peu d'équivalents de Tardivel !

Relais et préférences

Le tome dû à Andrée Ferretti témoigne de l'importance prise depuis quelques années dans la réflexion indépendantiste par ce que j'appellerais des relais. À côté d'un média comme *Le Devoir* qui ouvre régulièrement ses pages à la pensée indépendantiste, des revues, des cercles de discussion, des sites Internet servent de plus en plus souvent d'incubateurs et de haut-parleurs. On doit penser ici à *Argument*, à *L'Action nationale*, à la coordination offerte par un Michel Venne ou un Michel Sarra-Bournet, tout comme il faut évoquer des sites comme Vigile. Avec flair, Andrée Ferretti les met à contribution et signale ainsi discrètement la modernisation du discours.

Des préférences de ma part ? La déclaration courageuse et lucide d'un François Aquin incapable de suivre son parti politique dans sa bouderie face au général de Gaulle, les lettres chaleureuses et abruptes d'Élaine Audet et d'Hélène Pelletier-Baillargeon à leurs amies iraniennes et libanaises, le lyrisme inspiré d'Yves Michaud osant le terme vétuste et irremplaçable de patrie... Préférences, on l'aura compris, qui n'excluent aucun des choix d'Andrée Ferretti.

Le mot qui vient aux lèvres après un pareil retour aux sources et une telle mise à jour, c'est celui de merci. **NB**

1. Andrée Ferretti et Gaston Miron, *Les grands textes indépendantistes, T.1, 1774-1992*, Typo, Montréal, 2004, 685 p. ; 18,95 \$.

2. Andrée Ferretti, *Les grands textes indépendantistes, T. 2, 1992-2003*, Typo, Montréal, 2004, 367 p. ; 14,95 \$.

sait qu'elle irradie de François d'Assise – qu'il est presque grossier de réduire cette œuvre à l'Hexagone, quelle que soit l'importance de ce mouvement dans notre petite littérature. Ouellette, homme des cimes conjuguant très jeune illumination et action, inscrit en chaque mot le sens sanguin de l'extrême, la direction du tragique. Condamné à l'irréversible, au poids du surmoi, il tente de s'échapper par les cieus pour mieux retomber dans le corps. La musique aussi, celle de Mozart et de Varèse, l'ouvre à la luminosité, à la densité de l'humain, à sa violence et sa dignité, à sa hauteur et son ignominie.

Fernand Ouellette est le poète québécois qui me fit entrevoir, par son « histoire intérieure », siège de son mi-dire, manière d'énoncer la vérité, l'incandescence et la fébrilité, l'intensité de la langue et de la pensée lorsqu'elles se rencontrent dans la chair passionnée et translucide. De cela, je le remercie.

Michel Peterson

**John George Lambton Durham
LE RAPPORT DURHAM**

Trad. de l'anglais par Denis Bertrand et Albert Desbiens
Typo, Montréal, 1990,
317 p. ; 8,95 \$

Le rapport Durham : ces termes suscitent une réaction épidermique de dégoût chez les Canadiens français depuis son dépôt en 1839 « à sa Très Excellente Majesté la Reine » d'Angleterre. Le motif de la publication de ce document très officiel : les « désordres » en Amérique du Nord, principalement au Haut et au Bas-Canada (le Québec actuel), à la suite des soulèvements de 1837.

Les constats : la nécessité d'accorder au peuple le gouvernement responsable, conforme à la tradition britannique, d'établir de nouveaux pouvoirs fiscaux, de créer des municipalités. Mais, au cœur des enjeux, note le député anglais, une « haine aveugle et éternelle » entre deux « races », soit les Français et les Anglais : « Je m'attendais à trouver un conflit entre le gouvernement et le peuple; je trouvais deux nations en guerre au sein d'un même État ; je trouvais une lutte, non de principes, mais de race ».

Comment y remédier ? Durham est à ce sujet clair, on ne peut plus clair et prolix : par une « lente assimilation », de la « grande » race, l'anglaise, incontestablement supérieure, car plus instruite, plus entreprenante, face à une nation (française) insoumise mais aussi « ignare, apathique et rétrograde ». Le tout est d'y arriver, grâce à une immigration soutenue, sans bouleversement. « Sans opérer le changement ni trop rapidement ni trop rudement pour ne pas froisser les sentiments et ne pas sacrifier le bien-être de la génération actuelle, l'intention première et ferme du gouvernement britannique doit à l'avenir consister à établir dans la province une population anglaise avec les lois et la langue anglaises, et à ne confier le gouvernement de cette province qu'à une Assemblée décidément anglaise. »

Certes, les Français du Bas-Canada s'opposent, mais l'attraction et l'émulation naturelles pour les vertus anglaises feront leur œuvre, la division perdra de son intensité à mesure que le « fusionnement » s'accomplira.

Document historique, au langage et au contenu totalement inopérants eu égard aux valeurs

actuelles, le rapport Durham n'en préfigure pas moins les débats centraux qui animeront le nouveau pays, le Canada, qui émergera quelque temps après, soit en 1867.

Yvan Cliche

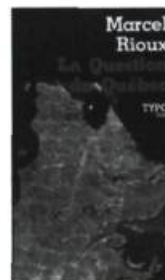
**Marcel Rioux
LA QUESTION DU QUÉBEC**

Typo, Montréal, 1991,
288 p. ; 9,95 \$

La question du Québec, c'est bien sûr : « What does Québec want ? » C'est aussi un livre de circonstance écrit par Marcel Rioux à l'intention des Français en 1969 (paru chez Seghers), repris chez Parti Pris en 1976 puis à l'Hexagone en 1987. Il a véritablement acquis le statut de classique québécois au fil des ans et des rééditions, en même temps que se sont ajoutés des chapitres sur les événements d'octobre et l'élection du Parti québécois.

Ce livre est essentiellement un plaidoyer pour la survie de la culture québécoise, Rioux précisant que, « avant d'être un ensemble d'institutions et de pratiques manifestes, une culture est un ensemble de structures mentales et affectives dont les divers groupes et classes d'une société sont porteurs ; certaines sont communes à l'ensemble, d'autres sont particulières aux divers groupes de la société ».

Ce plaidoyer a, à la fois, très mal et très bien vieilli. S'il est devenu un classique, l'ouvrage a également acquis le statut de document des années 1960. Marcel Rioux, grand érudit et homme engagé, y défend la cause d'un Québec indépendant et autogestionnaire. Dans ce livre écrit avant l'adoption au Québec de la Loi 101, avant que la Révolution tran-



quille n'accouche du *Québec inc.*, Rioux s'inquiète de l'avenir de la langue française et met de l'avant un projet de société original. Si l'objectif est encore d'actualité, plusieurs arguments datent. Les anglophones de Montréal ne sont plus des Britanniques. Classes sociales et groupes ethniques ne sont plus aussi étroitement liés que dans les années 1950 et 1960, tant parce que la situation des francophones du Québec s'est améliorée qu'à cause de l'arrivée de nouveaux immigrants. Les premiers ministres qui ont succédé à Pierre Elliott Trudeau ne lui furent semblables ni dans le style ni dans les références intellectuelles.

Le livre nous fait également prendre conscience des progrès de l'historiographie québécoise. Marcel Rioux, sociologue, pour raconter l'histoire du Québec, s'appuie sur les travaux des historiens ; or, plusieurs interprétations qui faisaient école dans les années 1960 ont été fortement nuancées dans les années subséquentes. Et pourtant. La générosité de son approche ne laisse pas indifférent et sa démarche générale tient le cap.

Le chapitre écrit à chaud peu après les événements d'octobre est parmi ceux qui ont le moins vieilli : le sociologue fait alors œuvre originale, nous fournissant de nombreux éléments de contexte pour comprendre l'atmosphère et les enjeux de cette crise ; de même le tout dernier texte qui esquisse ce vers quoi devrait tendre un Québec indépendant, question à laquelle trop peu offrent actuellement des réponses. À la lecture de *La question du Québec*, il appert que si la question n'est plus formulée exactement comme le faisait Marcel Rioux, elle demeure irrésolue.

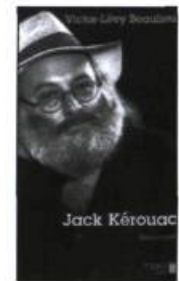
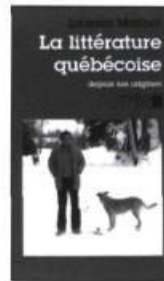
Andrée Fortin

**Laurent Mailhot
LA LITTÉRATURE
QUÉBÉCOISE DEPUIS
SES ORIGINES**

**Typo, Montréal, 2003,
456 p. ; 16,95 \$**

Le débat sur la culture québécoise – on parle même parfois de « civilisation québécoise » (Françoise Tétu de Lapsade) –, sur l'existence ou la légitimité d'une littérature spécifiquement québécoise, est, semble-t-il, à l'image de celui sur la langue ou sur le statut politique du Québec, aussi interminable qu'insoluble... du moins dans certains milieux. S'il apparaît difficile de tout résoudre d'un coup, on peut du moins mettre dans la poche de son veston préféré une petite bible récemment rééditée chez Typo : *La littérature québécoise depuis ses origines*, de Laurent Mailhot. L'auteur, une sommité en la matière, présente un agréable survol de la totalité de la littérature québécoise, des *Relations* des Jésuites à la jeune dramaturgie, de la nouvelle poésie aux essais les plus divers.

Le style souvent léger de Laurent Mailhot lui permet de se concentrer sur l'essentiel. Donc, ici, pas de longues digressions, ni états d'esprit personnels. Pas de surenchère sociohistorique non plus. L'auteur s'arrête sur certains auteurs plutôt que sur d'autres, résume certaines œuvres (ces choix ne sont bien entendu pas vides de sens, mais il faut bien en faire) et présente parfois l'ensemble des écrits d'auteurs jugés significatifs ou dont l'œuvre, même réduite, a influencé la société. On retrouve donc les incontournables Groulx et Garneau, Dubé, Tremblay et Ducharme, Borduas, Ferron, Gauvreau, mais aussi des écrivains peut-être



moins connus comme Jean-Jules Richard ou Gaëtan Brulotte.

Cette nouvelle édition en format de poche est l'outil de référence parfait pour l'étudiant en littérature québécoise, mais elle saurait aussi être un cadeau idéal pour celui ou celle qui croit tout savoir sur la littérature d'ici...

Sylvain Marois

**Henry David Thoreau
LA DÉSOBÉISSANCE
CIVILE**

**Typo, Montréal, 1994,
120 p. ; 14,95 \$**

En 1846, alors qu'il quittait sa cabane au bord du célèbre lac Walden, Henry David Thoreau fut interpellé par un représentant de la justice qui le pria de rembourser les impôts qu'il n'avait pas payés depuis quatre ans. L'écrivain refusa et passa la nuit en prison. Par cet acte, il voulait s'opposer à l'esclavage que pratiquait en toute légitimité la moitié du pays. Déjà, à l'époque, plusieurs réunions et manifestations abolitionnistes avaient eu lieu. Mais le gouvernement s'entêtait à ne pas vouloir s'ingérer dans les affaires des États du Sud. Durant cette même année, les États-Unis, qui voulaient étendre leurs frontières, avaient déclaré la guerre au Mexique ; un conflit qui se termina deux ans plus tard par l'annexion au pays du Nouveau-Mexique et de la Californie. C'est aussi à cette guerre, à l'achat d'armes, que s'opposait Henry David Thoreau dans la conférence qu'il donna en 1848 devant une assemblée indifférente, où il

relatait cette fameuse nuit en prison et les raisons de son acte de refus. Personne, même pas les journaux, ne prit au sérieux les propos quelque peu anarchistes de ce marginal. Cette conférence fut publiée sans retentissement l'année suivante dans une revue transcendentaliste sous le titre *La relation entre l'individu et l'État*, puis un an après la fin de la guerre de Sécession dans un recueil posthume d'œuvres avec le titre qu'on lui connaît maintenant. Même si en 1917 le livre était en librairie et dans les bibliothèques, la féministe anarchiste Emma Goldman était arrêtée pour en avoir lu des extraits en public, de même qu'Upton Sinclair lors d'une grève en 1930 ; quelques mois plus tard, cette même année, des policiers ont pilonné un numéro d'un journal italien de New York parce qu'il contenait une traduction de *La désobéissance civile*. Mais qu'y avait-il là-dedans de si subversif ?

À l'instar de certains de ses contemporains européens, Thoreau y décriait l'embrigadement idéologique. Il invita directement les fonctionnaires, moteur de l'État, à abandonner leur poste. Ils devaient prendre conscience qu'ils étaient plus que les rouages interchangeables d'une machine divine, qu'ils étaient en soi l'État, qu'ils participaient activement et non passivement à la mise en œuvre des mesures discriminatoires. Aujourd'hui ils sont nombreux les intellectuels soutenus par l'État qui le conspuent secrètement pour se donner bonne conscience. Il faut bien vivre ! À

chacun sa croûte ! Comme dira Nietzsche quelques années plus tard : « De petites actions non conformistes sont nécessaires ! », mais l'on en vient à accepter l'intolérable quand un individu dont on reconnaît la valeur se plie aux règles du jeu. Selon Thoreau, chaque individu qui compose la collectivité se doit de prendre la parole pour lui-même et de s'insurger quand la liberté d'un autre est mise en péril, sans attendre l'assentiment de la majorité. Et l'indépendance, à cet égard, est essentielle.

« J'adhère de tout cœur à la devise selon laquelle 'le meilleur gouvernement est celui qui gouverne moins', déclare l'homme des forêts. Vision idéaliste ? En effet, pour ceux qui veulent assurer leur sécurité et qui pensent à protéger leur fonds de pension...

Judy Quinn

Fernand Dumont
LE SORT DE LA CULTURE
Typo, Montréal, 1995,
384 p. ; 16,95 \$

Dans *Le sort de la culture*, Fernand Dumont a rassemblé des articles écrits entre 1978 et 1986 ; il s'y révèle à la fois sociologue, philosophe et historien. Si l'ouvrage n'a pas la cohérence du *Lieu de l'homme* (1968), il peut servir de porte d'entrée car il est de lecture plus facile. De plus, la pensée de Fernand Dumont s'est raffinée au fil des ans, et elle s'incarne ici dans des études plus concrètes, sur le Québec et la religion, notamment. Les trois articles sur la culture populaire, sur la culture savante ainsi que sur la « culture dispersée », à la fin de la première partie, introduisent à l'œuvre théorique de Dumont, et celui sur l'histoire de la pensée



Photo : A.-M. Guérineau
Fernand Dumont

québécoise, à ses travaux sur les idéologies et à *Genèse de la société québécoise* (1993).

Le sort de la culture, qui se définit par sa place entre la mémoire et l'utopie, entre le passé et le projet, est toujours incertain. Dès le prologue Dumont affirme que la culture a toujours été en crise : « [...] après tout, si nous rêvons, si nous pensons, si nous créons, c'est parce que nous ne sommes pas en accord avec le monde. Pas de crise, pas de culture ». Mais la question qui se pose avec plus d'urgence, selon lui, est celle de la possibilité actuelle d'une culture commune. La question était déjà au cœur du *Lieu de l'homme* (1968) comme elle le sera dans *Raisons communes* (1995).

Paradoxalement, la plupart des textes n'ont pas vieilli, même s'ils portent la marque de l'époque où ils ont été écrits. Cela tient à la largeur de vue du penseur. Le seul dont le titre nous renvoie quelques années en arrière est celui sur la « société de jeunes », mais comme Dumont réfléchit beaucoup dans l'article sur les rapports entre les générations, le lecteur du XXI^e siècle y trouve matière à réflexion. Le texte sur le développement culturel, qui ouvre le livre, est à mon sens celui qui a le plus vieilli, car il est très près des enjeux de 1979, où paraissait le livre blanc sur le développement culturel.

L'ouvrage est accompagné d'une excellente préface de Micheline Cambron, qui vaut à elle seule le détour.

Andrée Fortin

Victor-Lévy Beaulieu
JACK KÉROUAC
ESSAI-POULET

Typo, Montréal, 2004,
230 p. ; 12,95 \$

« Je ne sais pas, finalement, si je parle de Jack ou de moi-même », peut-on lire dans *Jack Kérouac*, un essai paru d'abord en 1972. Il n'y a pas de doute pour Typo, qui a choisi, pour la réédition de ce classique, la photo de Victor-Lévy Beaulieu en couverture de son livre. L'auteur y adopte une écriture spontanée à la Kérouac, en insérant dans sa phrase parenthèses et tirets, pour laisser libre cours à sa pensée : associations d'idées et allusions à ce qui se passe en lui et autour de lui au moment de l'écriture forment de longues digressions. Et, quand l'inspiration s'en va, des lignes pointillées coupent un paragraphe ou mettent un terme à un chapitre. Beaulieu ne cache pas que l'écriture de ce livre lui a donné du fil à retordre : « Rien ne m'a été aussi difficile que ce livre infaisable, recommencé trop souvent, ou découpé en séquences cinématographiques ». C'est que le romancier canuck semble agir sur l'écrivain québécois comme un révélateur : « T'es une fin de race, comme ce sacré vieux Jack [...] », s'avoue-t-il.

Pourtant, n'a-t-on pas fait de Kérouac le chantre, voire le pape de la Beat Generation ? Un mythe, d'affirmer l'auteur, une réputation créée par une jeunesse qui n'est pas allée plus loin que *On the Road*, le roman-culte. Victor-Lévy Beaulieu, lui, n'a pas quitté le romancier qu'il a découvert à Paris, depuis ce jour de 1967 où il tomba par hasard sur un de ses livres dans lequel, en le feuilletant, il lut : « Ciboire, j'pas capable trouver ça ». Selon lui, Kérouac

créé à partir du langage, là est son génie, quoiqu'il soit un merveilleux conteur, mais sans se distinguer en cela des romanciers américains traditionnels. Ses quelque vingt romans, « des manières de confessions publiques », révèlent un romancier « allergique à des mots comme succès, bonheur, santé, argent et gloire ». Le mythique chantre de la Beat Generation, né au Massachusetts de parents canadiens-français, incarne le Canadien français catholique tourmenté, résigné dans sa misère et tourné vers le passé quand il pourrait miser sur l'avenir. N'empêche, il fascine Beaulieu qui éprouve à la fois admiration et répulsion et pour cause : « Les livres de Jack sont ce que le Québécois a fait de plus douloureux contre lui-même – Peau de chagrin canuck ».

Un ouvrage qui n'a rien perdu de son originalité et de sa pertinence plus de trente ans après sa parution.

Pierrette Boivin



Pierre DesRuisseaux
DICTIONNAIRE DES
PROVERBES QUÉBÉCOIS

Typo, Montréal, 1997,
302 p. ; 14,95 \$

Manière de dire colorée et populaire, les proverbes sont souvent cités de façon spontanée et perçus comme une vérité rassurante. Le *Dictionnaire des proverbes québécois* de Pierre DesRuisseaux, édité pour la première fois en



Pierre DesRuisseaux

1974 et publié chez Typo au cours des années 1990 dans une nouvelle édition revue et augmentée, se veut un ouvrage de référence et de consultation indispensable sur le sujet. Se distinguant de semblables livres parce qu'il accorde plus d'importance aux sources orales, ce dictionnaire a été établi après de nombreuses recherches, effectuées notamment dans différents documents audiovisuels ou archivistiques et auprès d'une centaine d'informateurs, dont les noms apparaissent à la fin de l'ouvrage.

Dans ce dictionnaire, Pierre DesRuisseaux présente 777 proverbes utilisés au Québec et considérés par les utilisateurs comme faisant partie du patrimoine. Répertoriés en ordre alphabétique de mots-clés, à la manière des dictionnaires de citations, les proverbes sont accompagnés de leur signification

et d'une liste d'équivalents étrangers issus de la francophonie. Cela permet entre autres d'apprendre que l'expression « Il n'y a pas rien qu'un chien qui s'appelle Pitou » provient de la France, où l'on affirmait au XVIII^e siècle qu'« il y a plus d'un âne (à la foire) qui s'appelle Martin », et que les équivalents français du proverbe québécois « Faute de pain, on mange de la galette » sont « À défaut de chapon, pain et oignon » ou « Faute de grive, on mange des merles ».

Accessible, cet ouvrage de poche se consulte aisément et permet de faire plusieurs découvertes, dont certaines s'avèrent parfois étonnantes. Il demeure aussi révélateur de l'imaginaire collectif québécois et des correspondances qui existent entre notre culture et les autres cultures de la francophonie.

Véronique Pepin



Madeleine Gagnon

spectaculaires. Le corps, la matière, la chair, les os rencontrent de désespérantes questions : « Lettres fossiles. Oreilles closes. Vains cris dans les tympanes malades. Écrire est-il possible quand plus personne n'entend ? » Aussitôt *ditécrit*, sitôt *énoncélu*, la vivacité du legs des mots de l'histoire, jamais fixés, toujours tremblants, donnent lieu et force à la réponse au « milieu dehors / jamais dedans le centre ». Les pierres fendent à peine qui fomentent les temples. Les routes ne sauraient donc creuser des trous dans les ventres amers. Les pierres s'ébranlent, frémissent d'amours et des pensées élémentaires. Ça casse et ça passe entre les eaux des rêves et de la musique. Ivre de sollicitude, hétérogène, infinie, cri, par moments savante, à d'autres *insue*, l'œuvre de Madeleine Gagnon s'avance « Sur la route vague / vers la fin des temps ». Processus des signes de l'oubli.

Michel Peterson

fiction

Madeleine Gagnon LE CHANT DE LA TERRE

Typo, 2002, 362 p., 16,95 \$

« Tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon écrire. » Voilà la formule qui me vient, redécouvrant avec émoi l'œuvre archéologique de Madeleine Gagnon à travers cette belle anthologie. Mais qu'on y prenne garde : l'archaïque, le très ancien ne s'entend pas comme le passé de l'avant. Ici, le temps est aux frayages, les traces différenciant chaque lettre de leurs moments d'inscription. Ici, les anfractuosités du monde laissent émerger le labeur du mouvement permanent du déchiffrement. Paul Chanel Malenfant a raison, dans

son humble et féconde préface, de rappeler que pour la poète, *écrire lire*, c'est tout un. Leçon de poésie. Ce qui veut dire lent-rapide, du rythme de l'infaillible et effaçante venue au monde des choses et des êtres. D'où des textes qui, sous une apparence souvent tranquille, organisent des tissages de lézardes se jouant de tout essentialisme, de toute présence à soi, de toute transparence naïve. Ici, pas de consistance d'Absolu. Ici, ça insiste. Un point c'est rien !

Le chant de la terre (on me pardonnera, mais les échos fusent, de Gustav Mahler à Mikis Theodorakis, de Pablo Neruda à Martin Heidegger et tant d'autres voix) convoque la lumière la plus souple et la plus sécante, les secrets les plus étroits et les plus

Paul-Marie Lapointe LE VIERGE INCENDIÉ

Typo, Montréal, 1998,
171 p. ; 10,95 \$

Fleuron de la littérature de révolte, *Le vierge incendié* est une œuvre de jeunesse d'une étonnante rigueur, un recueil capital parmi les quelques œuvres authentiquement surréalistes publiées au Québec. Paru peu après *Refus global* et chez le même éditeur (Mithra-mythe), le *Vierge incendié* simultanément le langage et la société de 1948. Dans un mouvement plus cinématographique que